



LE FEUILLETON

TIPHAINE SAMOYAULT

Cavalier polygraphe



TOM HAUGOMAT

PAS UN JOUR... SANS JEU, telle pourrait être la devise littéraire de Jean-Philippe Toussaint. Scrabble, Monopoly, football, fléchettes, ping-pong, bowling, et surtout échecs : tous ses livres, parus chez Minuit, sont rythmés par des parties bien réglées. Plus ses narrateurs sont à distance du réel, plus ils s'acharment dans des jeux qui combinent la rassurante distribution de la règle et la fiction d'un espace-temps décalé. Alors qu'il s'apprête à lancer sa boule dans le couloir qui le sépare des quilles, le narrateur

de *Fuir* (2005) prend conscience du caractère libérateur du jeu : « *Depuis que je jouais, j'étais transporté dans un autre monde, un monde abstrait, intérieur et mental, où les arêtes du monde extérieur semblaient émoussées, les souffrances évanouies.* » Dans *L'Appareil photo* (1989), le personnage compare sa manière de vivre avec le jeu d'échecs, comme si c'était une façon rassurante de régler sa relation au monde.

L'Echiquier accentue encore ce lien en se présentant comme une autobiographie placée sous le signe des échecs, avec 64 chapitres, qui correspondent au nombre de cases sur un échiquier. Toussaint dit reprendre à Georges Perec (1936-1982) l'idée d'appliquer à son livre un problème connu des amateurs d'échecs, la « polygraphie du cavalier »,

où il s'agit de faire parcourir au cavalier les 64 cases de l'échiquier sans jamais qu'il s'arrête plus d'une fois sur la même. L'auteur relève ce défi de façon métaphorique, mais le soumet à la souplesse de la négligence, au refus de l'exhaustivité.

Le déplacement du cavalier, par sauts et gambades, permet d'arpenter spatialement la mémoire et de proposer un récit de vie non linéaire, une autobiographie obéissant à une autre logique que celle de la chronologie. Dans Bruxelles vidée par le confinement, ce sont des lieux qui président à la remontée du souvenir : le dallage blanc et noir de l'ancienne école élémentaire, la chambre de la rue Jules-Lejeune, la véranda où le narrateur s'est retrouvé pour la première fois seul devant un échiquier et où il a découvert avec un « pincement d'admiration » que le cavalier pouvait sauter les obstacles, avançant de deux cases avant de bifurquer d'une ; puis, de lieu en lieu, vers la grande terrasse de la maison au Portugal, où il disputait des parties avec son père, l'appartement de Berlin, où il tourne un film avec le grand maître d'échecs Arthur Youssouпов en 1994, la bibliothèque de Beaubourg, où il rencontre le champion d'échecs Gilles Andruet (1958-1995), qui devient son ami. L'espace mental de l'écriture du livre relie tous ces lieux et permet de se déplacer de la situation présente – pandémie et confinement, temps

de « crise » sur laquelle le livre ne cesse de revenir – jusqu'au passé que la crise, précisément, fait remonter.

Quand l'épidémie de Covid-19 s'est déclenchée, Jean-Philippe Toussaint venait de publier *Les Emotions* (2020), et son emploi du temps était réglé par les événements liés à la promotion du livre. Comment remplir le vide laissé par la suspension de tout ? Il décide de retravailler *Le Joueur d'échecs* (1943), de Stefan Zweig (1881-1942), et d'accompagner son travail de traduction d'une sorte de journal de l'écrivain-traducteur, qui devint progressivement *L'Echiquier*. Du moins est-ce ainsi que Toussaint nous raconte l'histoire, dont il faut deviner les probables doubles-fonds. Son premier livre s'appelait *Echecs* : écrit entre 1979 et 1983, il n'a pas été publié – mais il a fait l'objet d'une édition électronique commentée par Laurent Demoulin, dont on peut lire des extraits sur le site de l'écrivain (jptoussaint.com).

D'une certaine manière, depuis, il ne cesse d'en produire des variations, comme le narrateur de *Paludes* (1895), d'André Gide, ne cesse d'écrire *Paludes* : chacun de ses livres a trait à l'échec ou aux échecs. Or, le livre enfin publié qui s'intitule *Echecs* n'est pas de lui, mais de Stefan Zweig : l'autorité se déplace dans la traduction, tout comme les problèmes d'échecs deviennent des problèmes de traduction. J'ai trouvé cette version de la nouvelle de Zweig magnifique, peut-être grâce à ce que son auteur en dit dans *L'Echiquier* : pour la traduire, il faut connaître encore mieux la langue des échecs que la langue allemande, ce qui lui donne une précision et un souffle nouveaux.

Contrairement à ses maîtres, Perec et surtout Nabokov (1899-1977), Toussaint ne pousse pas jusqu'au bout la logique des problèmes d'échecs ou de mathématiques. Mais, comme eux, il n'est jamais si bon que lorsqu'il relâche les règles pour laisser passer l'émotion. Les souf-

Une autobiographie de Jean-Philippe Toussaint placée sous le signe des échecs

frances ne s'évanouissent plus dans le jeu, et l'écriture a le pouvoir de rendre présents les êtres disparus : son père, d'abord, à l'origine de sa vocation d'écrivain comme de sa passion pour les échecs – Toussaint donne dans *L'Echiquier* une autre version de son texte *Le jour où j'ai commencé à écrire* (publié dans la revue en ligne Bon à tirer.com). On croise ainsi son ami de pensionnat, qui n'est pas revenu après les vacances de Noël et dont le narrateur apprend la mort par un bruit de couloir ; son ami Gilles Andruet enfin, champion de France d'échecs dont l'assassinat lui est révélé par la presse. Le corps aussi se relâche – arthrite, dégénérescence maculaire, fatigue – et les pages sur le vieillissement répondent au mémorable incipit du livre : « *J'attendais la vieillesse, j'ai eu le confinement.* » Les deux, camarade ! ■

L'ÉCHIQUIER, de Jean-Philippe Toussaint, Minuit, 250 p., 20 €, numérique 14 €.

ÉCHECS (Schachnovelle), de Stefan Zweig, traduit de l'allemand (Autriche) par Jean-Philippe Toussaint, Minuit, 126 p., 14 €, numérique 10 €.